

en arrière, je m'aperçois avec confusion que je suis monté trop vite, et que j'ai enjambé bien des échelons sans les toucher. Mais vraiment je n'ai pas le courage de redescendre pour recommencer ma tâche, et je dois dire aussi qu'il en était quelques-uns de si peu engageants que je les'ai passés tout exprès. Ai-je mal fait en cela ? s'il en est ainsi, qu'on me le pardonne; mais je puis protester que j'ai voulu bien faire.

NAPOLÉON D'ABRANTÈS.



PARIS A CHERBOURG.



Je voulais le voir à Cherbourg, au milieu d'un grand port et d'un vaste arsenal naissants, ce Paris qu'en 1830 j'avais rencontré dans un autre port, dans un autre arsenal, à Toulon, au moment de l'expédition d'Alger;

Ce Paris gentleman, riche, fashionable, curieux, désœuvré, qui a besoin d'activité, d'émotions, de spectacles;

Ce Paris qui a le sentiment assez artiste pour échanger, quand il peut, sa vie de château, douce et molle, contre la vie errante des voyages, les

fatigues des routes et les privations très-chères du mal-être des auberges ;

Ce Paris qu'on trouve, dans la personne de quelques uns de ses représentants les plus élégants et les plus spirituels, à Dieppe, à Londres, à Genève, à Florence, à Pétersbourg, à Naples, en Allemagne, aux eaux de Contraxville ou du Mont-d'Or, au palais du Vatican, sous les arcades de la place Saint-Marc, sur les terrasses embrasées de la Cassaba d'Al-djezaïr, partout enfin.

Je voulais jouir de ses ravissements au milieu des splendeurs pittoresques d'une fête navale, à l'aspect du monument de granit que le dix-huitième siècle nous a légué à peine ébauché, et que nous aurons, j'espère, la sage vanité de vouloir laisser achevé et parfait aux générations maritimes de la fin du dix-neuvième.

Toutefois, cette étude amusante n'était pas la seule que j'eusse à faire. Une mission spéciale me conduisait à Cherbourg. Chef de l'une des sections historiques au ministère de la marine¹,

¹ Au ministère de la marine il y a deux sections historiques. M. Parisot, ancien officier de marine et auteur estimé de la partie navale des *Victoires et Conquêtes*, est le chef de la première. Le 1^{er} juillet 1831, M. l'amiral de Rigny m'a fait l'honneur de me confier la seconde. En acceptant cette fonction du ministre, dont la bienveillance pour moi est très-grande, j'ai plus consulté sans doute mon goût passionné pour la marine que mes forces

je devais étudier dans toutes leurs parties le port, la digue, les cales couvertes, les ateliers, les forts : ensemble déjà magnifique, qui occupera une si grande place dans l'histoire des établissements de la moderne marine française. Il était aussi dans mes devoirs d'examiner tout ce qui, à bord des bâtiments de guerre, en fait de machines, d'installations nouvelles ou de perfectionnements, a été imaginé depuis trois ans que je n'avais vu la flotte, afin que l'historien des hommes et des faits puisse être aussi l'historien de l'art. Car les choses ne se séparent guère des hommes en marine ; l'art doit marcher, dans l'histoire navale, à côté des actions auxquelles il est d'ordinaire très-intimement lié.

Voilà donc pourquoi je me rendais à Cherbourg. Et c'était au moment où le roi s'y trouverait qu'il fallait que j'y fusse, parce qu'alors une division de neuf bâtiments très-bien tenue y serait réunie ; parce que, aussi, des questions importantes devaient être discutées, qui intéresseraient l'avenir de notre beau port de la Manche : on allait faire de l'histoire pendant les fêtes.

et mon talent. Je sais quelles obligations me sont imposées, quelle tâche j'ai à remplir ; ma vie s'y usera, mais non pas ma constance. L'espérance d'être utile à la marine, qui a besoin d'être connue, et au public, qui veut la connaître, me soutiendra dans une entreprise où j'entrevois de loin plus d'un obstacle.

A ces fêtes, je savais que je rencontrerais Paris. Je l'y rencontrai en effet, courant, se multipliant, se culbutant pour arriver ici et là tout à la fois; embarquant dans les canots, se faufilant dans les forts et sur le bateau à vapeur, interrogeant dans les ateliers, piloté par quelques vieux matelots dans les détours qui conduisent du chantier Chantereine au bassin à flot, montant dans les vaisseaux en construction, et émerveillé devant ces masses gigantesques de bois croisés, superposés, taillés en lignes courbes et en lignes droites dont la logique lui échappait, parce qu'il faut, pour la saisir, quelque chose de plus encore que des explications fugitives, données dans une langue spéciale par des ouvriers qui ne savent pas traduire en français leur idiome, pour la facilité des personnes étrangères à la marine et à la construction des navires.

Puisque je suis avec notre Paris à l'une des cales sous la couverture desquelles l'architecte naval élève ces citadelles flottantes qui doivent un jour défendre l'océan français, je dois dire ce qui m'y arriva. J'étais tout occupé à causer avec le gardien du vaisseau *le Friedland*, marin de la vieille roche, grand conteur de ces belles histoires que j'aime tant, ravissant faiseur de cuirs prétentieux qui auraient une fortune au théâtre; j'allais savoir le nom de ce bel-esprit de

gaillard-d'avant¹ qui m'avait promené déjà de Marseille à Rio de la Plata à travers cent anecdotes et un déluge de jeux de mots goudronnés, plus riches et assurément plus drôles que tous les tropes de Beauzée et de M. Dumarsais, quand un jeune homme, que j'avais aperçu à table d'hôte à Lisieux, me reconnut et me salua. Je lui rendis son salut, et, de politesse en politesse, nous fûmes bientôt bras dessus bras dessous, intimes amis comme deux Robinsons que le hasard a jetés sur la même côte, ou comme deux Français qui ont fait ensemble quelques postes dans une diligence. Mon homme était, quand il me leva son chapeau et me fit signe de venir à lui, sur le granit du plan incliné où glissera *le Friedland*... s'il s'achève jamais. Il regardait l'arrière de ce navigateur colossal qui portera peut-être cent trente canons, mille matelots, et je ne sais quel poids de vivres, de boulets, de poudre, d'eau, d'armes, etc. Son lorgnon à la main, la tête penchée en arrière, le dos plié avec effort en un arc dont la corde serait allée de son occiput à ses talons, il n'avait pas mal l'air gêné d'un bossu examinant les peintures d'un plafond.

« Parbleu, mon cher monsieur, me dit-il, puisque j'ai le bonheur de vous rejoindre ici,

¹ Partie du pont du vaisseau où les matelots séjournent pendant la journée. Le gaillard d'arrière est réservé à l'état-major.

soyez donc assez bon pour me faire comprendre ceci. Par où descendra ce vaisseau dans la mer? Combien entrera-t-il dans l'eau quand il sera chargé? Tout ce qui sera sous l'eau ne le gênera-t-il pas beaucoup pour marcher et tourner à la volonté du capitaine? Est-ce qu'il est nécessaire qu'il ait tout cela dans les flots quand il n'y a que ça à l'air? Pourquoi ne fait-on pas les vaisseaux plats comme nos grands bateaux de la Seine, comme les bains Vigier, par exemple, qui sont, ma foi, aussi longs que ce *Friedland*? »

Il pressait tant les questions que j'avais de la peine à le suivre. J'essayai pourtant, et j'en eus pour une heure à répondre à tout. Lorsque j'eus fini, je lui demandai s'il avait compris.

« Très-bien, mon cher; il n'y a que la nécessité de cette immense tranche dans la mer qui ne me paraît pas bien démontrée. Il y a là beaucoup de bois de perdu et je vois qu'on vole ici le gouvernement comme ailleurs. »

Plutôt que de recommencer à lui dire que la stabilité, la solidité, la marche du vaisseau dépendent de la forme et de la grandeur de ces œuvres qui, à partir de la mise à l'eau du navire, restent cachées dans la mer qu'elles déplacent, je le laissai croire qu'en effet le gouvernement était dupe.

« Et depuis combien de temps est-on après ce vaisseau? reprit le critique ingénieux.

— Depuis plus de vingt ans.

— Vingt ans! pardieu, cela ne m'étonne pas, avec tout ce qu'on y a fait de superflu. »

Il en revenait à la carène, je ne soufflai plus le mot et je l'entendis qui disait à demi-voix :

« Je suis bien aise d'avoir vu les choses par moi-même. »

Puis il ajouta tout haut :

« J'ai beaucoup de chances pour les prochaines élections; il n'y a que peu de députés qui puissent parler sur la marine; je parlerai, moi, et c'est une des raisons qui m'ont fait désirer de venir à Cherbourg. Je ne serai pas facile comme on l'est à la chambre, et nous verrons si le bois est assez bon marché, avec l'état d'amoindrissement progressif de nos forêts, pour qu'on le gâche ainsi! Car, vous aurez beau dire, tout ce qui est dans l'eau est inutile, se corrompt, je le vois bien. Diable! on n'est guère économe dans vos ports!... »

— Mais, monsieur, ne faut-il pas à une maison des caves?

Oui, parce qu'on a des vins fins à y mettre. A bord, il n'y a pas tant de luxe probablement.

— Tout grand édifice n'a-t-il pas des fondations profondes?

— Belle comparaison ! il faut que l'édifice soit bien appuyé, parce qu'il doit rester immobile ; tandis que le vaisseau doit courir sur l'eau.

— Et y avoir un pied, comme les oiseaux aquatiques.

— Je vous en demande pardon, mais tout ceci m'a l'air de sophismes faits pour soutenir une cause que vous voyez fortement attaquée.

— Oui, fortement!... repris-je avec un sourire.

— Écoutez ; vous avez raison. Il y a chez vous de l'esprit de métier. Vous avez été marin et vous appartenez au ministère de la marine ; vous parlez comme vous devez faire. Vous n'êtes pas libre ; moi je le suis. Je suis indépendant et j'ai le droit d'attaquer. Au reste, ce n'est pas ici que je veux faire son procès à l'administration, c'est à la tribune. »

Je n'ajoutai pas une syllabe et me tins pour battu, en invoquant tout bas le ciel pour qu'il préservât la chambre d'un membre aussi éclairé. L'intrépidité de mon jeune homme m'effrayait ; ce qui m'effrayait encore, c'est qu'il pouvait très-bien persuader à quelque collègue électoral de l'intérieur qu'il avait étudié les questions maritimes et qu'il y a de grandes économies à faire sur les carènes des vaisseaux, dans l'intérêt du trésor et des forêts du royaume.

J'avais perdu une heure à faire de la géomé-

trie, de la navigation, du raisonnement, de la démonstration ; j'avais quitté le gardien du *Friedland* qui m'amusaient autant que m'avait impatienté mon Parisien ; j'étais fort en colère. Et cependant ce garçon-là n'était pas un sot ; il avait fait de bonnes études ; il avait eu autrefois un accessit au prix d'honneur ; il savait encore du latin, et n'avait pas manqué de citer, avec un soupir, en voyant la rade agitée, le *robur et æs triplex circa pectus* d'Horace, que les femmes apprennent aussi quand elles vont à Dieppe ou quand elles veulent s'embarquer sur le paquebot de Calais ; il n'avait rien d'un fat outré ; il paraissait accommodant pour beaucoup de choses ; il fallut que j'en trouvasse une où il était intraitable ; celle justement où il n'entendait rien, comme il arrive d'ordinaire. Il aimait la marine, c'était pour lui la révélation d'une poésie nouvelle ; mais la marine veut des études longues et sérieuses, et sa vanité le trompait là-dessus.

J'eus plus de bonheur avec un autre ; il se laissa faire sans résistance au chapitre des carènes, des œuvres vives, des façons et du reste ; seulement, quand je lui eus appris l'âge de cet embryon de vaisseau à qui, depuis une vingtaine d'années, on enlève et l'on remet successivement ses membres et ses autres pièces principales, comme à son couteau, toujours le même d'ail-

leurs, Jeannot changeait la lame et le manche ; quand je lui eus dit que cette carcasse inachevée, qui maintenant a nom *Friedland*, s'était appelée *le Héros*, *le Roi de Rome*, *le Duc de Bordeaux*, et peut-être encore autrement, il me fit une grande déclamation politique sur l'instabilité des trônes; il compara le vaisseau aux courtisans qui changent de dévouement en même temps que d'habits; il me récita enfin toutes les jolies choses morales qui couraient déjà le théâtre de la Foire et les devises de confiseurs avant 1789. Au moins, ne menaça-t-il pas, lui, de se faire député pour parler de marine à la chambre, où, sauf le respect que je dois à ces messieurs, on en parle parfois si drôlement!

Celui-ci et l'autre étaient, je dois l'avouer, deux exceptions dans le Paris que je trouvai à Cherbourg. Le reste me parut plein de cette intelligence ardente et déliée qui distingue les gens de la bonne compagnie de notre capitale, facile aux impressions profondes que la mer et les navires font sur toutes les imaginations vives ou tendres; désireux de connaître; questionneur pour apprendre et non pour discuter; sentant enfin que la marine veut qu'on l'examine de près, qu'on l'étudie sérieusement, et que c'est un art auquel tous les arts apportent un tribut, qui s'appuie sur toutes les sciences, qui a sa

poésie propre comme il a sa langue spéciale, langue riche, colorée, abondante, dont presque tous les mots sont une figure et ont les plus belles origines.

Le vrai type de ce Paris que je viens de dire était un avocat jeune et distingué, M. M... La peinture de Gudin et la lecture de ce que mes amis Édouard Corbière et Eugène Sue ont écrit sur la vie de la mer lui avaient inspiré un goût très-prononcé pour la marine. Il était venu à Cherbourg passer le temps des vacances du palais pour se donner largement, et *de natura*, les jouissances que lui avaient fait éprouver les tableaux de ces artistes habiles.

Je fis sa rencontre sur le quai du port marchand, un matin qu'il ventait très-frais du nord-ouest, et que des grains de pluie, chassés par cette bise passagère et rapide qui cingle au travers de la figure comme la mèche d'une cravache, et que pour cette raison on appelle un *coup de fouet*, rendaient la place peu tenable. Il était dans toute la ferveur de ses premières joies, heureux des découvertes qu'il avait faites en lui-même à l'aspect de choses merveilleuses et toutes nouvelles dont le spectacle grandiose l'avait frappé. Il ne sentait ni le froid ni la pluie. La mer se brisait avec force sur le musoir¹ de la

¹ L'extrémité d'une jetée. Elle est arrondie. Je ne sais si mu-

jetée qu'elle couvrait d'écume; et il était allé là sans s'inquiéter de l'eau qui jaillissait en nappes le long de la maçonnerie, pour retomber en poussière humide ou en larges filets sur son vêtement léger; il en revenait trempé comme un fleuve, se moquant de nos manteaux bien boutonnés, et des capotes de toile cirée dont s'enveloppent les officiers, qui peuvent bien faire sans enthousiasme des corvées pénibles et ennuyeuses dans leurs canots battus par la mer et le vent. Il parlait de tout ce qu'il avait vu avec admiration, en homme passionné; au surplus, ce qu'il avait vu justifiait assez cette chaleur du langage qui accumulait les superlatifs et même en créait pour le besoin d'un éloge, sans cela trop tiède ou trop incomplet.

Malgré les averses fréquentes, malgré le vent qui le courbait sur son cheval, comme ce voyageur de La Fontaine, que se disputent Borée et Phébus, il était allé au phare de Gatteville, pour mesurer du regard cette colonne géante, cône tronqué de granit, haut à peu près comme le cylindre de bronze de la place Vendôme. Il avait couru les environs de Cherbourg. Il était

soir a de l'analogie avec *museau*, et si on a voulu donner à la tête de la jetée le nom que reçoit celle du marsouin; quoi qu'il en soit, le mot est très-usité, bien qu'un dictionnaire fort estimé dise qu'il est *inusité*.

monté au sommet du Roule pour jouir du panorama de la ville, des deux ports, des promenades, de la rade, de la route de Caen, et du très-joli jardin Despéraux, rose odorante et fraîche, ouverte sur un rocher aride. Il était allé d'ateliers en ateliers, de magasins en magasins, de cale en cale, du *Jupiter* au *Généreux*¹, du *Sphinx* au *Louxor*, toujours s'informant, apprenant, retenant, prenant des notes qu'il doit repasser le soir, pour fixer ses souvenirs.

Mais sa campagne n'eût pas été complète s'il n'avait vu la mer que du rivage ou sur un des bateaux qui mènent, en calme, les curieux à la digue. M. M... voulut la mieux connaître, l'étudier d'un peu plus près, se donner en même temps le plaisir d'une navigation en règle; il trouva le bon moyen. Pendant que d'autres Parisiens bornaient leurs courses au rempart ou à la jetée, heureux du spectacle que leur donnait la rade légèrement agitée par une faible brise du matin, lui, au courant des nouvelles de l'escadre, avait appris que les bâtiments sous les ordres de M. le contre-amiral baron de Mackau devaient appareiller pour faire quelques évolutions. C'était bien son affaire. Il s'ingénie, et parvient à

¹ Vaisseaux de ligne tout neufs et qu'on n'a pas encore mis en armement. Ils sont amarrés dans le bassin à flot.

son but. Il ne connaît ni commandants, ni officiers dans la division navale; n'importe, il est étranger, homme de bonne façon, bien parlant, et se présentant bien; et puis, il est pour la marine un néophyte ardent; qui donc refuserait de l'accueillir? Il sait, d'ailleurs, que les officiers de la marine sont des hôtes aimables et bienveillants, recevant avec une cordiale politesse les visiteurs et les passagers que dame Fortune leur adresse; il va droit à un d'eux, — c'était notre excellent ami, M. Benjamin Letourneur, le capitaine de la corvette *la Naïade*, — lui dit son embarras, son désir, la joie qu'il aurait à se voir sous voiles, à quelques lieues du rivage, décline ses noms et qualités.... C'en était plus qu'il n'en fallait.

« Nous appareillerons probablement demain, au point du jour, si le temps est favorable; une nuit passée à bord vous effraierait-elle?

— Loin de là, commandant, c'est une partie charmante.

— Eh! bien, monsieur, je vous emmènerai tout à l'heure, et vous verrez demain la division à la mer.

— Quel bonheur, et combien je vous suis obligé! »

Le canot du capitaine retourne à bord de *la Naïade*, emportant l'avocat parisien, qui est

reçu de la manière la plus affable par l'état-major du bâtiment. Une collation est servie, et M. M. ne regrette qu'une chose, c'est qu'avec les vins de Xerès et de Malaga, avec les fines liqueurs des deux hémisphères, on lui offre des gâteaux au lieu de ce biscuit dont se nourrissent les marins pendant leurs longs voyages. On cause, et la soirée se passe. Un lit, qui n'a que l'inconvénient de ressembler trop aux bonnes couches des sibarites de nos grandes villes, est offert à notre Parisien, désolé qu'on ne lui donne pas, pour l'amariner tout-à-fait, un hamac de matelot ou au moins un cadre¹. La nuit s'écoule vite à travers des songes riants. Rien n'a dérangé le passager profondément endormi par le doux balancement d'un roulis à peine sensible; et le premier coup de baguette de la diane le surprend rêvant, comme un jeune écolier, au plaisir qu'il se promet pour la journée qui va commencer. Le branle-bas, le nettoyage¹ occupent quelques instants, et trompent l'impatience qu'il a de voir monter à la vergue de

¹ Espèce de hamac dont le fond est garni d'un rectangle de bois sur lequel est clouée une toile forte qui porte les matelas. Ce lit est très-commode; on y est à merveille, bien à l'aise, bien étendu, et non ployé comme dans le hamac ordinaire. Le cadre tient à bord plus de place que le hamac; voilà pourquoi les matelots ne peuvent avoir que ces longs sacs qu'ils roulent et placent dans le bastingage autour du pont supérieur du bâtiment.

la frégate amirale le signal d'appareiller. A la fin, le voilà, ce signal bienheureux !

Jamais les yeux du Parisien ne suffiront à voir tant de choses à la fois. Comment débrouillera-t-il ce chaos où il ne saurait trouver l'ordre qui existe pourtant ? Dieu ! quel mouvement ! quelle activité ! quelle stricte obéissance de tous aux ordres d'un seul ! Tout marche ensemble ; des hommes sont montés sur les vergues pour larguer les voiles qu'on donnera tout à l'heure au vent. Le branle-bas de combat (car on doit simuler une rencontre armée) s'opère sur le pont de la corvette, pendant qu'on file à la mer la chaîne du corps-mort¹, dont le bruit fait un lourd accompagnement de basse aux cris aigus du sifflet des maîtres d'équipage. Le grincement des poulies de drisses, au moyen desquelles on fait monter à la tête des mâts les voiles de hune qu'on vient de déployer, ajoute à ce tapage une voix que vous trouveriez insupportable dans tout autre chœur que celui qui se chante à bord au moment de l'appareillage, mais qui n'est pas ici sans charme et sans effet. Au surplus, peu de voix d'hommes se mêlent à ce concert ; quelques conscrits de l'intérieur hasardent bien une parole, mais le silence leur est imposé sur-le-champ par la discipline. Attention, activité et

¹ Barbarisme consacré dans la marine.

silence, trois conditions essentielles de l'exécution, qui doit être vive, précise, et jamais raisonneuse. N'ayez pas peur que le commandant lui-même parle trop haut ou crie dans son portavoix ; le temps est passé où l'on se faisait un mérite d'un commandement à tue-tête, et qui avait l'à-plomb d'un coup de poing. On ne pose plus en Jean Bart de comédie par affectation, par genre marin ; on ne croit plus que pour être bon officier on ait besoin de beaucoup boire, jurer, fumer, chiquer, et crier. La civilisation est entrée à bord des vaisseaux où avaient longtemps régné la brutalité grossière sous le nom de franchise, la sauvagerie sous le nom d'application spéciale aux choses du métier, l'absence du savoir-vivre sous le nom loyal de brusquerie ; que sais-je encore ? Les officiers de la marine sont aujourd'hui, à peu d'exceptions près, des hommes du monde, remarquables par la politesse, faisant de leur état une chose grave et sérieuse, mais ne se donnant plus l'air d'augures, parlant de la science secrète, et ayant pour le théâtral et le charlatanisme le mépris qu'ils méritent. Cela, comme tout le reste, surprit, je pense, le passager de *la Naiade*, qui, peut-être, en était encore aux marins du Vaudeville et de l'Opéra-Comique.

Ce n'est pas là que devaient finir ses étonne-